

Dans ce foisonnant ouvrage collectif et transdisciplinaire dirigé par Paul Sztulman et Dork Zabunyan, magnifiquement édité par Les Presses du réel, un ensemble de chercheurs venus de différents horizons met au travail la notion de "distraction". Au centre du livre, un cahier d'images donne à voir les photos des œuvres et des documents présentés lors de l'exposition *Pratiques de la distraction* qui s'est tenue à Genève en mai 2019. Sur une idée de Christophe Kihm, Paul Sztulman, Dork Zabunyan et d'étudiants de la HEAD (Haute école d'art et de design de Genève), conçue comme une mise à l'épreuve des débats, des thèses proposés, l'exposition comportait des vidéos de Kevin B. Lee, Harun Farocki, Chloé Galibert-Lainé, Peter Snowdon, Fantom Man, Paul Sztulman, des installations sonores d'Andrea Cera, la sculpture *Drive-in Dreamland* de Zoe Beloff, des dessins de Max Neuhaus, une peinture murale, des extraits de films (notamment de *La Notte* d'Antonioni).



# PUISSANCES DE LA DISTRACTION

70  
ANNÉES  
ÉDITIONS

**POLITIKES DE LA DISTRACTION**, DIRIGÉ PAR PAUL SZTULMAN ET DORK ZABUNYAN, ÉD. LES PRESSES DU RÉEL, COLLECTION LA GRANDE COLLECTION D'ARTEC, 320 P., 24 €.

**CONTRIBUTIONS DE :** MADELEINE AKTYPI, DANIELE BALIT, ELSA BOYER, YVES CITTON, EMMANUEL DREUX, JIM HOBERMAN, CHRISTOPHE KIHM, SOPHIE MENDELSON, VICTOR MOISAN, MARIE PRUVOST-DELASPRE, EMANUELE QUINZ, PASCAL ROUSSE, PETER SZENDY, BARBARA TURQUIER, ANNE ZEITZ, EUGÉNIE ZVONKINE.

1 Gilles Deleuze, *L'Image-temps, Cinéma 2*, Paris, Minuit, 1985.

2 Walter Benjamin, "L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique", in *Œuvres*, tome III, trad. Maurice de Gandillac revue par Rainer Rochlitz, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2000.

La démarche conceptuelle qui préside à l'ouvrage s'appuie sur la double acception du terme "distraction" qui désigne tout à la fois un état flottant, mobile ou intermittent de l'attention et un régime du divertissement caractérisé par des productions artistiques liées à la culture de masse. Les recherches convergent vers la mise en évidence d'un lien très flou, moins univoque qu'on ne croit, entre les deux champs englobés sous le vocable de "distraction": là où l'on a eu l'habitude d'établir une corrélation étroite entre la culture de masse et le déficit attentionnel, les contributeurs montrent qu'il n'existe point de lien de cause à effet entre les deux champs. Une autre évidence se verra déconstruite, réinterrogée, celle qui, dans un cadre critique, a stigmatisé unilatéralement le divertissement imposé par la société du spectacle.

De même qu'elle est double en sa désignation, la distraction se clive en deux régimes d'exercice, en deux usages possibles, l'un qui s'abîme dans l'aliénation et l'autre qui se place sous le signe de l'émancipation. Dans leur introduction, Paul Sztulman et Dork Zabunyan exposent la nature *pharmakon* de la distraction, laquelle, écrivent-ils, est à la fois le stigmate de nos sociétés et son antidote, simulta-

nément poison et remède comme l'était le *pharmakon* chez les Grecs, un concept crucial chez Derrida.

Notion opérante sur le plan esthétique et sur le plan politique, peu explorée par les champs du savoir, la distraction permet d'interroger les facettes de notre présent, le virage numérique des sociétés et les tensions politiques qui ne font que s'accroître.

Appréhendée comme posture politique, riposte à l'âge de l'effondrissement (Yves Citton), comme résistance à la censure du cinéma soviétique d'après le dégel, de 1963 à 1985 (Eugénie Zvonkin), explorée dans le champ du design (Emanuele Quinz), du cinéma (Pascal Rousse, Jim Hoberman, Emmanuel Dreux, Marie Pruvost-Delaspre), de la culture du divertissement (Barbara Turquier), de l'écriture (Madeleine Aktypi), de la lecture (Peter Szendy), de la musique, des installations sonores (Daniele Balit, Anne Zeitz), des jeux vidéo (Victor Moisan), dans les mêmes du net (Elsa Boyer), de la psychanalyse (Sophie Mendelson), de la vie animale (Christophe Kihm), la distraction se voit problématisée dans ses régimes d'action et de perception et complexifiée au sens où, en lieu et place de ce qui a prévalu — l'opposition entre un état psychique qualifié de

distrain et une attention concentrée —, on observe bien souvent la coexistence des deux dimensions. Les auteurs rappellent que la célèbre condamnation pascalienne du divertissement ne vise pas le phénomène en lui-même. Pascal ne fustige le divertissement que lorsqu'il est pris comme fin en soi. Il doit être intermittent, envisagé comme un moyen qui aide à vivre et permet d'affronter l'angoisse de notre finitude. Le divertissement forme à ses yeux une ressource vitale afin de ne pas sombrer sous le poids du néant, de pouvoir endurer le tragique de la condition humaine, sa finitude placée entre le néant et l'infini de Dieu. L'ensemble des recherches rassemblées dans ce volume entend activer une conception positive de la distraction. Le réquisit est de désolidariser la notion de celle du divertissement et de déstabiliser la *doxa* déplorant une crise de l'attention dans une société dominée par les télétechnologies et le virtuel. Cette remise en cause d'une évidence ne nie pas pour autant le diagnostic posé, depuis l'avènement du monde industriel, sur une société nous saturant de signes, d'informations, entamant par là nos aptitudes à la concentration, à la méditation.

Comment penser une distraction émancipatrice et épanouissante qui forme un contre-poids au système productiviste et extractiviste ? Les vertus esthétiques, politiques, éthiques de la distraction sont approchées au travers de personnages, celui du "voyant" dont parle Gilles Deleuze<sup>1</sup> dans le cinéma après la Deuxième Guerre mondiale (le voyant étant un être réceptif à l'heure où le monde brise le circuit des affections et des actions, rompt le circuit sensori-moteur), celui de l'"examineur distrait" de Walter Benjamin<sup>2</sup> ou encore les figures de la flânerie baudelairienne, de la dérive situationniste. Propre de l'enfance, la distraction relève du travail du rêve, de l'attention libre, de la réceptivité à des sensations fugaces. Elle a pour vertu de mettre en place un rapport harmonieux au monde, ouvert à ses possibles, au plus loin de la maîtrise prométhéenne, de l'anthropocentrisme, du schème de l'utile et de l'exploitation effrénée du vivant. De la cure analytique placée au croisement de deux distractions qui se rencontrent et se fécondent (association libre du patient et attention flottante du clinicien) à la distraction de l'enfant, du rêveur, du penseur, de l'artiste, elle révèle que lorsque l'attention fléchit, c'est que le désir se porte ailleurs et que l'esprit gambade, faisant l'école buissonnière. C'est en quoi Paul Sztulman et Dork Zabunyan en font une contre-méthode, étrangère à une méthode cartésienne pilotée par la raison et l'entendement.

Ouvrage jubilatoire, inventif, dont on soulignera aussi la beauté formelle, *Politiques de la distraction* déplie comment l'entrée en distraction, le culte, l'éloge de la distraction montrent qu'elle se place du côté de l'*amor fati* de Nietzsche, de l'accueil du hasard, de la joie spinoziste, de la déprise, de la sérendipité, des moments de "grâce" dans les découvertes scientifiques, dans les créations artistiques. Par sa connexion entre activité et passivité, elle est au cœur des pratiques esthétiques de l'art contemporain qui produit des œuvres appelant à l'écoute et à la vue distraites, des œuvres qui rompent avec la saturation sonore et visuelle du monde actuel. Elle ouvre par là à une manière pacifique d'habiter la Terre, dans une interconnexion entre humains et non-humains ; elle fournit des propositions théoriques et pratiques en vue d'une coexistence harmonieuse entre les formes du vivant, comme le montre Christophe Kihm dans ses réflexions sur "la condition 'coexistentielle' de l'humain et du chien". Des réflexions nourries par les éthologues, les études naturalistes et son expérience de longues promenades avec Lula, un chien "paria", c'est-à-dire errant, à demi sauvage, proche du dingo australien.

La brèche qu'ouvre la distraction marque un écart par rapport au capitalisme, à sa loi de l'utilité et du profit, à sa logique productiviste/consumériste mortifère, à son cycle (dans certaines régions du monde, pour certaines classes sociales de la population) travail forcé/loisirs forcés. S'appuyant sur un texte de Kracauer dans lequel ce dernier fait l'éloge politique de la distraction dans les années 1920, Yves Citton démontre comment, face à une mondialisation écocidaire, "les politiques de la distraction s'efforcent de nous extraire des attracteurs extractivistes en opposant à la contraction financière de nos désirs la diffraction solidaire de nos besoins", si bien que "reconstruire notre existence actuelle à la lumière de la perspective effondriste constitue une porte d'entrée privilégiée dans les politiques de la distraction". "Dans les ruines d'un capitalisme extractiviste" (Yves Citton), elle devient une écopolitique, une "machine de guerre" (Deleuze et Guattari) à même de saper le régime néolibéral mondialisé là où les luttes frontales ont montré leur impuissance ou leur avalement-recyclage dans un système qui récupère les oppositions afin de se fortifier, de se renforcer.

La force politique de la distraction est analysée par Eugénie Zvonkine dans le cadre du cinéma soviétique des années 1963-1985 : ce sont ce processus intégré filmiquement et cet art du détournement qui permettent de mettre en échec la propagande, le discursif et le cérémonial soviétiques.

On rajoutera que la distraction est aussi un point de vue porté sur l'autre, sur sa vie psychique, une perception de l'autre qui donne à penser qu'il ne se concentre pas sur la tâche qu'il mène mais qu'il est pris dans un réseau de pensées, de rêveries branchées sur un monde qui nous échappe. Ouverte aux stimuli du dehors, aux affects internes, développant le régime du sensible, de la sensorialité, l'expérience de la distraction protège du monde, fait écran et, en ses fondamentaux, se révèle solitaire, voire solipsiste. Le divertissement pascalien nous distrairait de nous-mêmes, de nos gouffres. La distraction nous protège du monde tout en le combattant.

L'exposition qui s'est tenue à Genève entendait "inciter les visiteurs à une expérience d'attention distraite". Le propre de la distraction (du moins, d'une de ses formes, de ses expressions) est d'arriver sans crier gare, de n'être pas dirigée, balisée, ordonnée, de surgir en nous haptant, en nous déracinant, à l'inverse du contrôle de la méthode. Traversé par des flux inconscients, préconscients, un distrait ne théorise pas la distraction qui le rapt, qu'il éprouve. Vouloir inciter le public à développer une attention distraite, c'est induire, prescrire une attention concentrée, à savoir concentrée sur la distraction qu'elle perd *ipso facto*.

On relèvera un paradoxe du recueil, non pas un paradoxe figé mais dynamique. Même si, au niveau de la réception, il est compliqué ou vain de déterminer l'état d'esprit, la *Stimmung*, le régime d'attention des contributeurs lors de la rédaction de leur essai, on a l'impression que la distraction en tant que posture de la pensée, du corps n'a pas été prédominante. Corrélativement, s'il est possible d'effectuer une lecture "distracte" de l'ouvrage, celle-ci ne peut que se frotter à l'aiguë d'une concentration exigée par la manière de traiter le sujet. Ce dont on déduira que la distraction et l'attention forment bien un couple indissolublement lié, à l'image du couple de l'Époux infernal et de la Vierge folle chez Rimbaud. Mais sans la lame de fond tragique du couple rimbaldien.

Véronique Bergen